



Cliché: Hélène Escudié

L'Europa o la lingua sognata
Studi in onore di Anna Soncini Fratta

A CURA DI

Andrea Battistini†, Bruna Conconi,
Éric Lysøe, Paola Puccini



A testimonianza di un gruppo ben più vasto che Anna Soncini Fratta ha formato e avuto accanto a sé, hanno collaborato alla realizzazione di questo volume Vasilina Avramidi, Benedetta De Bonis, Fernando Funari, Eleonora Marzi, Michele Morselli, Myriam Vien.

Volume pubblicato con il contributo del
Dipartimento di Lingue, Letterature e Culture Moderne
Alma Mater Studiorum – Università di Bologna
e della Fondation Catherine Gide



**FONDATION
CATHERINE
GIDE**

Copyright © 2021

Casa editrice I libri di Emil di Odoya srl

ISBN: 9978-88-6680-418-5

Via Carlo Marx, 21 – 06012 Città di Castello (PG) – www.ilibridiemil.it

INTRODUCTION

Je vous souhaite des rêves à n'en plus finir.
Jacques Brel

L'Europe ou la langue rêvée! C'est à l'un des nombreux articles signés «Anna Soncini Fratta» que le présent volume doit son titre. Paru en 1994, dans la revue belge «Textyles», *Le fantastique ou la langue rêvée*¹ reprenait une communication faite en italien l'année précédente, lors du congrès national de la Società Universitaria per gli Studi di Lingua e Letteratura Francese: *Il fantastico o la lingua sognata*. Anna y montrait comment la langue, le style et l'écriture permettaient aux auteurs de Belgique de s'assurer la possession d'un paradis fugitivement entrevu. À ses yeux toutefois, cet idéal d'un Éden linguistique ne pouvait se cantonner dans les étroites limites de la Belgique moderne. Derrière ce «petit État»², qui fut un temps le champ de bataille de l'Europe, se dessinait un territoire bien plus vaste qu'elle espérait voir s'unifier sous la bannière de l'art, de la littérature et de la culture. «Jamais une erreur, les mots ne mentent pas» écrit Éluard à la suite de la formule célèbre: «La terre est bleue comme une orange»³. Ce n'est évidemment pas un hasard si, à l'instant de fonder un Doctorat européen, la Professoressa Soncini choisit de l'intituler: «Les Littératures de l'Europe Unie». Là où d'autres s'acharnaient à parler de l'Europe des Nations, à miser sur le morcellement et l'esprit de clocher, Anna, elle, plaidait pour les ressemblances, pour ce qui nous réconcilie dans le respect des nuances et des variantes. Et ce fut sur cette base qu'elle put associer à son rêve d'une langue unique, faite d'un fonds culturel commun toujours vivace, des universités de toute l'Europe, de Valladolid à Cracovie, de Moscou à Thessalonique, de Lisbonne, à Sofia, de Mulhouse et Clermont-Ferrand à Tbilissi.

«Est-ce assez Flamand?» demandait Charles De Coster à son vieux complice Félicien Rops⁴. «Est-ce assez d'Europe?» devait se demander Anna à l'image de cet illustre modèle. De fait, pousser vers l'est, vers la Russie et la Géorgie, bientôt ne lui suffit plus. Par le truchement du Master Erasmus Mundus en Cultures

¹ *Le fantastique ou la langue rêvée*, «Textyles», n. 10, pp. 33-45.

² «Mais qu'est-ce que la Belgique?» se demande Jean-Marie Klinkenberg, avant de répondre: un «petit État – 30 000 km² à peu près – bordé par la Hollande, l'Allemagne, la France et la mer du Nord...» (*La production littéraire en Belgique francophone: esquisse d'une sociologie historique*, «Littérature», n. 44, 1981, p. 36).

³ Paul Éluard, *Premièrement*, VII, in *L'amour, la poésie* (1929), in Paul Éluard, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «La Pléiade», 1968, p. 232.

⁴ Selon Armand Rassenfosse, cité par Oscar Thiry, *Comment le Wallon Charles de Coster devint écrivain flamand*, «La Belgique artistique et littéraire», n. 32, luglio-settembre 1913, p. 120.

Littéraires Européennes, ce «CLE» à l'appellation si symbolique, ses projets s'ouvrirent aux autres continents. Et l'on peut constater aujourd'hui qu'elle a, à travers eux, établi des relations particulièrement solides avec le Sénégal et l'Inde, sans compter, bien sûr, avec l'espace élargi de la francophonie, touchant le Canada et le reste de l'Afrique. Il faut bien des professeurs-monde pour traiter de la «littérature-monde»⁵.

La langue rêvée... C'était déjà celle, peut-être, à laquelle songeait Anna dans sa jeunesse. Fille d'un militaire de haut rang, elle accompagna ses parents dans quelques-uns des pays où son père devait rejoindre son poste. À l'âge où tant d'enfants se contentent d'aller chercher leur école au bout de leur rue, Anna, elle, étudia sous des cieux bien différents, ceux de la Syrie comme ceux du Liban, de la Jordanie ou encore d'Israël.

De cette jeunesse voyageuse, Anna Soncini a naturellement conservé le goût du dialogue, de la rencontre avec l'Autre, qu'il soit citoyen belge ou français, italien ou libanais. Très rapidement, ses travaux de recherche ont reflété cette large ouverture au monde – une ouverture progressive qui débute par l'exploration systématique de la littérature belge de langue française. Très vite en effet, après quelques recensions d'ouvrages consacrés à la littérature française, à Stendhal en particulier, la jeune chercheuse se passionne pour tout ce qui, de près ou de loin, touche aux lettres de Belgique. Dès l'automne 1983, elle publie le texte d'une importante entrevue avec Thomas Owen, et presque aussitôt l'écrivain devient son auteur fétiche. En 1987, elle lui consacre un article dans lequel elle détaille les singularités de son «réalisme magique» – l'expression commence tout juste à être appliquée à la Belgique francophone⁶. Un an plus tard, elle compare son fantastique à celui de Théophile Gautier. Puis, la voilà qui commente les éditions et rééditions de ses œuvres, les préfaces qu'on y insère, les analyses qu'on

⁵ Le concept, qui apparaît en 1992 sous la plume de Michel Le Bris (*Pour une littérature voyageuse*, Bruxelles, Complexe, 1992), a été repris avec le succès que l'on sait dans une tribune du journal «Le Monde», à la date du 16/03/2007.

⁶ La formule apparaît dès 1925 dans la langue allemande, mais elle sert surtout à qualifier un courant pictural (cfr. Franz Roh, *Nach-Expressionismus – Magischer Realismus: Probleme der neuesten europäischen Malerei*, Leipzig, Klinkhardt & Biermann, 1925). Elle se transpose deux ans plus tard en français et en italien sous la plume de Massimo Bontempelli. Elle commence à s'imposer en Amérique du Sud en 1948, par le biais d'un article de Arturo Uslar Pietri, paru dans «El Nacional». Mais elle cède alors volontiers la place à «real maravilloso». Au même moment, en Belgique, elle est plutôt le fait de la littérature de langue flamande: Johan Daisne l'emploie dès 1943, sans doute pour éviter de parler de «fantastique réel» comme le fait Franz Hellens. C'est à ce dernier en revanche qu'Albert Ayguesparse applique le concept (*Franz Hellens*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1959). C'est là cependant un cas fort isolé. Il faut attendre les années 90 pour que le réalisme magique supplante le fantastique réel dans les travaux universitaires consacrés aux lettres françaises de Belgique. Il paraît cependant important de souligner que la formule se trouve aujourd'hui curieusement rapprochée de la notion de littérature-monde. Anna, qui l'avait sans doute pressenti, restituait ainsi à Thomas Owen à la fois une identité belge et une dimension internationale.

en fait; la voilà surtout qui publie la traduction italienne d'un des recueils clefs du conteur: *Gaston Bogaert. Les demeures suspectes*. Paru sous le titre *Le dimore inquietanti*, l'ouvrage est accompagné de tout un appareil critique: introduction scientifique, bibliographie et notes. Nous sommes alors en 1994. Cette même année, Anna Soncini s'interroge – entre autres – sur le style de Thomas Owen et recueille ses analyses dans l'article de «Textyles» mentionné en tête de cette introduction: *Le fantastique ou la langue rêvée*. En 1995, ce sont deux nouvelles études, entièrement consacrées cette fois à l'auteur de *La cave aux crapauds: L'aventure de Thomas Owen* et *Thomas Owen: un fantastique au-delà du réel*. Autant d'analyses subtiles qui déboucheront en 1996 sur ce qui reste sans doute l'une de ses œuvres maîtresses: *Thomas Owen et le fantastique de la belgité*, monographie de cent soixante-dix pages où la jeune universitaire scrute toutes les manifestations de cette identité paradoxale dont font état les Belges, une identité qui cherche inlassablement à se dérober au lecteur, veillant à dissimuler ce qui en fait pourtant l'excellence. Car comme l'écrit Ruggero Campagnoli, dans sa préface à l'étude d'Anna:

La littérature belge de langue française est une littérature doublement cachée; elle l'est par l'impérialisme culturel français et par une conception imprécise de la francophonie. De plus, et cela n'en rend que plus difficile la perception, ce fait provient en grande partie d'un acte volontaire de dissimulation. Si, d'habitude, on insiste sur sa propre identité, la culture belge de langue française propose, au contraire, une image anidentitaire de soi⁷.

Anna Soncini ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Elle publiera encore plusieurs articles de fond sur l'auteur dont elle est devenue la spécialiste indiscutée. Pour preuve, c'est en 2020 qu'elle confiera à Terre de Brume une réédition du *Cérémonial nocturne*, augmentée d'une préface de son cru.

Toutefois, ce ne serait pas rendre justice à son travail sur les lettres belges que de réduire son œuvre critique au seul Thomas Owen. Très vite en effet, Anna a cherché à étendre sa palette. Dès 1985, elle analyse la littérature belge d'expression française à travers les différents volumes de la collection «Espace Nord». Elle multiplie les recensions, examine à la loupe les ouvrages qui, de près ou de loin, s'intéressent à la Belgique. Elle commente ainsi l'essai de René Andrienne, *Écrire en Belgique*, ou celui de Jean-Baptiste Baronian, *La Belgique fantastique avant et après Jean Ray*. Elle rend compte également des éditions ou des rééditions d'auteurs belges – des auteurs aussi différents que Jean de Boschère (*La fleur et son parfum*) ou Marc Quaghebeur (*Chiennelures, L'outrage*). S'ensui-

⁷ *Thomas Owen et le fantastique de la belgité*, Bologna, Clueb, 1996, p. 11.

vra la publication de plusieurs ouvrages collectifs dont elle assure la direction scientifique: *Cheminements dans la littérature française de Belgique au XX^e siècle*, *Les avatars d'un regard*, *L'Italie vue par les écrivains belges de langue française*, *Le mouvement symboliste en Belgique*, etc. Elle assure également l'édition critique de trois importants volumes: d'André Fontainas, *Mes souvenirs du symbolisme*, du même, *La correspondance d'André Fontainas à ses amis belges*, et enfin de Simone Lilar, *Diario dell'analogista*, traduction italienne du *Journal de l'analogiste*. Autant de travaux qui sortent de l'ordinaire et qui valent à cette universitaire infatigable d'être couronnée en 2005 du «Prix du rayonnement des lettres belges à l'étranger». Anna cependant ne s'intéresse pas seulement à la littérature. C'est l'ensemble de la culture belge qu'elle questionne avec passion. La preuve en est la publication, en 1991, d'un volume sur Victor Horta, le grand architecte belge, représentant exemplaire de l'Art nouveau, ou encore plus récemment la mise au point d'une ample recherche sur les effets et reflets de la guerre en Belgique⁸.

Cette vision encyclopédique la conduit tout naturellement à fonder le Centre d'Études sur la Littérature belge de Langue française, et avec celui-ci, comme avec la complicité paternelle de Ruggero Campagnoli, deux collections scientifiques. «Belgica» rassemble des traductions italiennes d'auteurs belges aussi différents que Marie Gevers ou Henry Bauchau, Michel de Ghelderode ou Marcel Thiry, en passant bien sûr par Thomas Owen. «Belœil», du nom de la commune qui abrite le château du Prince de Ligne, regroupe les actes de colloques internationaux, le plus souvent consacrés à la Belgique.

Il faut dire que durant toute sa carrière, Anna Soncini a été une infatigable organisatrice de rencontres scientifiques. Après *Les avatars d'un regard* ou *Le mouvement symboliste en Belgique*, dont les actes ont déjà été mentionnés, elle a coordonné les travaux de colloques sur *La légende de Thyl Ulenspiegel* (1990, publication des actes en 1991), sur Henry Bauchau (1991, pub. 1993), sur Hergé (1994, pub. 1994) sur Paul Nougé (1995, pub. 1996). C'est à l'occasion d'une de ces manifestations, *Les écritures de Maigret* (1996, pub. 1998), qu'elle fonde, à Florence, avec un groupe d'amis, un comité scientifique chargé d'élaborer une série "itinérante" de colloques sur les lettres belges. En 1997, elle organisera ainsi à Yuste (Espagne), en compagnie d'Ana González-Salvador, *Les couloirs du fantastique* (pub. 1998), puis avec Licia Reggiani à Bologne, *Masoneria e cultura* (1999, pub. 2000) ou avec Éric Lysøe à Mulhouse, *Le diable en Belgique* (2000, pub. 2001). Activité incessante qui continue encore de nos jours comme en témoigne le colloque qu'elle vient d'organiser à Bologne: *La Belgique au prisme des langues*.

⁸ Cfr. notamment *Neutralité, guerre, littérature en Belgique entre 1914 et 1918*, Bologna, I libri di Emil, 2015.

On l'a dit, Anna Soncini aime la rencontre avec l'Autre, la discussion et même la controverse, dès lors que celle-ci reste bienveillante et respectueuse de la position de chacun. Le talent qu'elle déploie dans la programmation de toutes sortes de manifestations scientifiques – congrès, colloques, journées d'étude, mais aussi expositions – ne se réduit évidemment pas à des travaux sur la littérature belge. Pendant près de dix ans, elle s'affirme comme l'une des chevilles ouvrières – désignée modestement en tant que «secrétaire» – des *Seminari Pasquali di analisi testuale*, fondés en 1984 par Ruggero Campagnoli. Ces rencontres organisées à Bagni di Lucca dans une villa donnée à l'Université de Bologne par de riches héritières, les sœurs Clarke, possédaient la particularité de centrer la réflexion sur un texte de la littérature française, analysé par quatre spécialistes dont les communications étaient l'objet d'un débat serré – parfois houleux! – entre les différents participants, débats retranscrits sous forme synthétique dans les actes. Le séminaire de 1999 consacré aux *Jardins de Delille* fut le dernier d'une première série⁹. La villa de Bagni di Lucca ne présentait plus en effet les conditions de sécurité pour l'organisation d'un tel événement. Anna Soncini et Ruggero Campagnoli se mirent alors en quête d'un nouveau partenaire. Plusieurs de leurs projets d'échanges didactiques ayant pris corps avec la petite université de Mulhouse, une amitié forte s'étant nouée avec Éric Lysøe, c'est avec ce dernier qu'ils choisirent de poursuivre leur route. Ce fut ainsi que les Séminaires «Pasquali» d'analyse textuelle prolongèrent l'aventure, d'abord à l'abbaye de Lucelle, dans la plus petite commune de France, avant d'émigrer à Clermont-Ferrand, puis de prendre le chemin de Cesenatico. La première série des *Seminari* avait donné lieu à 13 rencontres et à 12 publications, la seconde est aujourd'hui riche de 15 rencontres et, pour l'instant, de 13 publications. Durant tout ce temps, la formule de base est restée inchangée: quatre ou cinq spécialistes proposent leurs lectures de l'œuvre choisie pour toute la durée du séminaire, leurs communications font l'objet de débats nourris qui sont ensuite retranscrits dans les actes.

Une singularité de la seconde série consistait cependant à offrir aux participants un CD-ROM (inséré dans les actes) qui permettait d'interroger les œuvres à partir de logiciels de lexicométrie (Hyperbase, Le Concordeur et AntConc). Très vite en effet, Anna Soncini s'est intéressée à l'utilisation de l'informatique comme instrument d'exploration de la littérature. Ruggero Campagnoli et elle fondèrent en 2003 les Séminaires d'Informatique appliquée aux textes, les *Si@t*. Ces nouvelles rencontres furent l'occasion de grands moments d'échange. En

⁹ Ce treizième et dernier séminaire fut le seul à ne pas être publié. Les douze autres le sont par les éditions ETS de Pise. Anna Soncini apparaît pour la première fois en 1991, avec Sergio Capello et Sandra Teroni, dans le volume 6, consacré à *L'arrêt de mort* de Maurice Blanchot.

2005, les Si@t se tinrent à Paris X. L'appel à contribution prévoyait d'interroger en premier lieu la question des anagrammes. Anna Soncini et Ruggero Campagnoli, qui depuis longtemps s'intéressaient à la critique freudienne appliquée à la littérature – la textanalyse –, voyaient en effet dans cette question, telle que l'analyse en fut initiée par Ferdinand Saussure, une manière d'accéder à l'inconscient du texte. Rares toutefois furent les chercheurs qui acceptèrent de jouer le jeu, terrifiés peut-être à l'idée de laisser la machine pénétrer dans les méandres d'un esprit créateur – ce qui n'était pourtant pas exactement le problème. Le séminaire de 2006 fut de ce point de vue largement plus productif. Il était entendu cette fois que les communicants centreraient leur propos sur un texte – un peu sur le principe des Seminari pasquali. *Les chimères* de Gérard de Nerval furent ainsi «mises au programme». Il s'agissait d'y traquer d'éventuelles anagrammes. Cette fois, chacun à sa façon se plia à la consigne et les participants purent ainsi entendre des communications particulièrement intéressantes de Valérie Beaudoin, Stéphane Barbéri, Michel Arrivé ou Étienne Brunet. Il faut reconnaître cependant que le monde universitaire n'était pas prêt à se lancer dans pareille aventure. Petit à petit, les Si@t devinrent un séminaire de formation destiné aux jeunes chercheurs du DESE, le Doctorat d'Études supérieures européennes. Pour autant, Anna ne s'en tint pas pour battue. Elle rassembla autour d'elle plusieurs de ses amis fidèles: Ruggero Campagnoli, Éric Lysøe, Gian Paolo Renello – qui allait soutenir bientôt une thèse sur l'analyse informatique du vers italien. L'idée qui prit corps peu à peu consistait à se limiter à des formes littéraires qui s'étaient répandues dans toutes les langues européennes et de construire des outils numériques pour en rendre compte. Ce fut ainsi que divers projets virent le jour, entre autres sur le «marquage» du texte poétique, le PoemL ou sur l'analyse transnationale du sonnet européen. À chaque fois, ces projets répondaient à des appels d'offres de la Commission européenne et, à chaque fois, ils furent jugés trop «littéraires» pour être retenus.

Ah, l'Europe! Combien de volonté et de constance il a fallu à Anna pour réussir à convaincre les experts de Bruxelles! Au début pourtant, les auspices paraissaient favorables. Le doctorat européen «Les Littératures de l'Europe unie» – il ne s'appelait pas encore le DESE – avait d'emblée été reconnu par les instances bruxelloises comme «projet de développement commun de curriculum avancé». Financé (modestement) durant trois ans, il devait permettre la mise en place d'un Doctorat Erasmus Mundus. Le projet, qui fut validé en 2000 par sept universités et institutions (Bologne, Bruxelles, Cáceres, Mulhouse, Paris IV, Paris XII et Thessalonique), s'étendit progressivement aux limites de l'Europe, mais ne reçut jamais le label tant espéré. Anna heureusement avait d'autres cordes à son arc. En 1998, elle avait mis au point, avec Ruggero Campagnoli et Éric Lysøe,

une double maîtrise entre les universités de Bologne et de Mulhouse. En 2002, les mêmes partenaires validaient une double licence. Bientôt viendrait le temps d'un master commun, et même mieux: un Master Erasmus Mundus. Là encore, il fallut batailler, aller défendre le projet à Bruxelles, remplir des formulaires, écrire, réécrire, en français, en anglais... Pendant quatre ans, un certain bureau du troisième étage, au 5 de la rue Cartoleria, resta occupé jusqu'à l'heure de fermeture des bâtiments: on y travaillait ardemment au Master CLE! En juin 2007, une réponse tombait, positive enfin: le projet recevait le label Erasmus Mundus.

Si Anna parvenait à monter de tels projets, c'est parce qu'elle avait développé en amont une compétence en littérature européenne que bon nombre de comparatistes auraient pu lui envier. Le rêve d'Europe l'avait stimulée, non seulement dans ses activités pédagogiques, à travers la direction de thèses ou de mémoires, mais encore dans ses recherches personnelles. Le rapport qu'elle avait établi, dès les premières heures de sa carrière, entre l'Italie et la Belgique était le creuset d'entreprises plus ambitieuses. Lorsque, de 1985 à 1988, elle se penche sur les notes, lettres et documents des voyages en Italie qu'ont laissés André Fontainas, Jules Destrée ou Maurice Maeterlinck, elle réalise, à travers le regard de ces Belges, le périple italien qu'accomplissaient dès la Renaissance tous les artistes du nord, pas seulement les «Fiamminghi», comme on les appelait à l'époque, mais les Allemands, les Anglais ou les Français. Il faut dire qu'elle est à bonne école, pour avoir fait ses études à Bologne, ville universitaire dont la dimension européenne s'exprime bien avant le fameux «processus», à travers l'architecture de ces collèges magnifiques, résultats de la répartition des étudiants en *nationes* et dont certains, transformés en fondations ou gérés par des fonds privés sont encore actifs. Ainsi en va-t-il du Collège des Flamands ou encore du Collège d'Espagne – qui accueillit, entre autres, Miguel de Cervantès, écrivain européen s'il en fut!

Manifeste donc, dès l'origine, ce désir d'Europe se renforce singulièrement avec la création du DESE. Car il s'appuie alors sur une réflexion théorique en matière de didactique de la littérature, réflexion qu'Anna synthétise dès 2003, lors du congrès de Barcelone sur les «Études littéraires dans le cadre européen». Il débouche la même année sur la création de «Rilune», «Revue des littératures européennes» qui en est aujourd'hui à son quatorzième numéro. Il se traduit également par la manière, tout à la fois efficace et discrète, avec laquelle la Professoressa Soncini dirige puis soutient ses élèves, qu'ils soient étudiants de master ou doctorants. Avec la générosité qui lui est coutumière, elle insuffle dans ces jeunes esprits des idées toujours nouvelles, puis s'efface pour laisser le nouveau diplômé caracoler seul sur le devant de la piste. En témoignent ces volumes dont elle a récemment assuré la direction: *Raconter l'Europe* ou encore *L'Europa*

in divenire, dans lesquels quelques jeunes docteurs ont pu faire leurs premières armes en tant qu'éditeurs scientifiques: Fulvia Balestrieri, Benedetta De Bonis ou Fernando Funari lui en sont à coup sûr reconnaissants.

Mais on le sait, le territoire européen n'est finalement pas assez grand pour Anna Soncini. De même qu'il l'avait poussée vers l'Europe, son intérêt pour la Belgique l'a conduite à embrasser toute la francophonie. À partir de 1996, et avec une constance remarquable, elle commence à recenser pour «L'Année francophone internationale» toutes les activités qui se développent en Italie autour de la francophonie. En 2003, sur une idée de Ruggero Campagnoli, elle fonde «Interfrancophonies. Revue des littératures et cultures d'expression française» qui va se pencher sur des sujets aussi divers que la mythologie, la figure de l'étranger, Molière en francophonie, etc. Dès avant, Anna aura orchestré à Cesenatico, avec le sens de l'organisation qu'on lui connaît, un colloque de dimension réellement extraordinaire: *I colori dello spirito*, qui interrogeait la dimension religieuse dans la littérature francophone de l'Afrique subsaharienne, du Maghreb et des Antilles. Dédiés à Franca Marcato Falzoni et dirigés par Anna Paola Mossetto, Liana Nissim, Giuliana Toso Rodinis et Anna Soncini, les actes publiés un an après la manifestation rassemblent plus de quarante contributions réparties en cinq volumes.

À la direction d'«Interfrancophonies», Anna Soncini avait été particulièrement épaulée par Paola Puccini qui allait diriger les numéros 6 et 8, consacrés tous deux à la question des traductions. Cette nouvelle rencontre était inévitable, car cela faisait bien longtemps qu'Anna s'intéressait aux questions de traduction. N'avait-elle pas fondé une collection entière dévolue aux traductions italiennes d'auteurs belges? N'avait-elle pas été membre du Doctorat en Sciences de la Traduction de l'université de Bologne? Cette attention persistante explique, entre autres, que la formation du DESE, aujourd'hui encore, exige des impétrants – outre divers travaux historiques, littéraires et même informatiques – une réflexion sur les problèmes de traductologie. Et c'est le même intérêt qui se manifeste à travers plusieurs de ses publications, comme certains des articles qu'elle publie en 2001: *Traduzioni di guerra*, qui examine le passage de la politique à la création littéraire, ou encore *Tradurre un atto giuridico*, de toute évidence plus technique. Voilà deux réflexions qui témoignent de son amour tous azimuts de la traduction comme moyen essentiel de *transmission* et dont on retrouve le principe dans des publications plus récentes, comme *Tradurre l'invisibile* (2012), ou encore *Poesis, praxis et alogon. Le parcours italien des traductions de la Belgique francophone* (2014). C'est que la langue rêvée dont Anna imagine les vertus est celle qui rassemblerait non seulement tous les songes, mais aussi tous les idiomes – une langue dont elle a exploré les principes dans la façon qu'ont les «fantastiqueurs»

Introduction

belges de s'accaparer la langue française la plus classique, ou encore certains Belges francophones de "médiévaliser" la langue, pour la faire paraître flamande.

Tel est le parcours qu'ont voulu retracer les amis d'Anna à travers les contributions qu'ils ont apportées au présent ouvrage. C'est donc sans grande surprise qu'on verra, à la suite de ces lignes, les différentes parties composant le volume correspondre aux jalons dont Anna a choisi de baliser sa route. Le parcours auquel vous invitent les auteurs commence avec l'Europe littéraire, celle de la langue rêvée. Il se poursuit avec la littérature belge, qui sert si bien de point focal et de matrice à toutes les recherches. Il se prolonge avec la littérature française, puis la littérature francophone et s'achève sur les questions de langue, de traduction et de réécriture. En survolant le sommaire, on verra à quel point les noms des différents signataires suggèrent à eux seuls la dimension internationale de l'activité d'Anna. Noms italiens et français, indiens et russes, norvégiens et espagnols, belges et portugais, grecs et géorgiens, sénégalais et bulgares, suisses, canadiens et polonais... – tous rassemblés sous celui d'Anna Soncini Fratta – parce que, comme le dit Éluard, «il fallait bien qu'un visage réponde à tous les noms du monde»¹⁰.

¹⁰ Paul Éluard, *Premièrement*, XXIX, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 242.